

4

**PARS VITE  
ET REVIENS TARD**



desarrivonsvillaret





Gaumont présente

# PARS VITE ET REVIENS TARD

Un film de  
**RÉGIS WARGNIER**

D'après le roman de  
**FRED VARGAS** :  
« **PARS VITE ET REVIENS TARD** »  
Editions Viviane **HAMY**

avec **JOSE GARCIA** **LUCAS BELVAUX**  
**MARIE GILLAIN** **OLIVIER GOURMET**  
**NICOLAS CAZALÉ** **LINH DAN PHAM**  
avec la participation de **MICHEL SERRAULT**

Scénario Adaptation  
**JULIEN RAPPENEAU** **ARIANE FERT**  
**HARRIET MARIN** **LAWRENCE SHORE**  
**RÉGIS WARGNIER**

Dialogues  
**JULIEN RAPPENEAU** **ARIANE FERT**

Une Coproduction LGM CINEMA - KL PRODUCTION - GAUMONT - TF1  
FILMS PRODUCTION - ARTEMIS PRODUCTION  
Avec la participation de CANAL +  
Avec la participation de CINECINEMA  
Avec la participation de 13 ème RUE  
En association avec UNI ETOILE 4  
Avec le soutien de LA RÉGION ILE DE FRANCE

Durée : **1h55**

**SORTIE NATIONALE LE 24 JANVIER 2007**

Matériel disponible sur [www.image.net](http://www.image.net)

**DISTRIBUTION : GAUMONT COLUMBIA TRISTAR FILMS**  
5, rue du Colisée - 75008 Paris  
Tél : 01 44 40 62 00  
Fax : 01 44 40 62 02

**PRESSE : LAURENT RENARD / LESLIE RICCI**  
53, rue du Faubourg Poissonnière - 75009 Paris  
Tel. 01 40 22 64 64

# SYNOPSIS

**Le commissaire Jean-Baptiste Adamsberg n'aime pas le Printemps.**

**Il se méfie des montées de sève, des désirs d'évasion, du déferlement des pulsions, tous ces signaux qui sonnent le retour des beaux jours...**

**Et il a raison Adamsberg... Sa fiancée, Camille, se fait la malle, et son absence coupe les ailes du commissaire, au moment où il en aurait le plus besoin : quelque chose vient de tomber sur la capitale, une énigme porteuse de malédiction, qui pourrait bien virer au malheur, si on ne la résout pas fissa... D'étranges signaux se répandent sur les portes des immeubles de Paris, et des mots inquiétants, mystérieux, sont lâchés à la criée sur la place publique...**

**Et puis arrive ce qu'Adamsberg redoutait : un premier mort, le corps noirci, le visage figé dans une grimace de terreur, les signes de la peste... Et c'était ça qu'annonçait l'énigme, le retour du terrible fléau, mais avec une sacrée variante, il semble que quelqu'un contrôle la maladie et la porte où il veut...**





# REGIS WARGNIER

## **Comment le projet d'adaptation de "Pars vite et reviens tard" vous est-il parvenu ?**

- Un jour de 2004, j'ai reçu un appel des deux producteurs de LGM, Cyril Colbeau-Justin et Jean-Baptiste Dupont qui voulaient me voir. Ils m'ont expliqué qu'avec la Gaumont, ils avaient pris les droits du livre de Fred Vargas, qu'ils en avaient fait faire une adaptation par deux jeunes scénaristes – Julien Rappeneau et Ariane Fert – et qu'ils aimeraient que je la mette en scène. Je leur ai dit que j'allais d'abord lire le roman pour voir si l'univers et l'histoire m'intéressaient et que si c'était le cas, je lirai l'adaptation qui en avait été faite. A la lecture du livre, j'ai été séduit par l'importance et la particularité de l'atmosphère, la richesse et l'originalité de l'intrigue, la qualité des personnages ...

## **Vous avez lu alors le scénario de Julien Rappeneau et Ariane Fert...**

- Ils avaient réussi le plus dur. C'est-à-dire qu'ils avaient restitué l'intrigue avec sa complexité, ses personnages secondaires, tout en prenant déjà quelques libertés – nécessaires. Mais ce script avait aussi les défauts de ses qualités : Julien et Ariane avaient fait un tricot tellement serré que les personnages étaient, à mon avis, un peu sacrifiés sur l'autel du respect de l'intrigue. Je leur ai dit que je pensais qu'il y avait un boulot à faire sur les personnages et que s'ils étaient d'accord avec ça, je serais ravi de travailler avec eux. C'est ce qu'on a fait.

## **Qu'est-ce qui vous plaisait précisément dans ce projet ?**

- La possibilité de faire un polar ! On rêve tous, je crois, de faire un polar. Et puis un polar d'aujourd'hui – et non pas, comme ce qui guette tous les cinéastes de ma génération, un polar des années 80 ! Mais un polar aux goûts du jour, où l'Histoire et le présent se répondent et se mélangent, un film ancré dans notre modernité.

## **En quoi vous complétiez-vous avec les scénaristes ?**

- D'abord, ils ont du talent, ils sont sympathiques et ils aimaient beaucoup le livre, ce qui était déjà une bonne chose. Ensuite, ils ne sont pas de ma génération, donc ça aussi, c'est intéressant. Tout en étant nourris des classiques, ils sont dans un cinéma plus contemporain. Ils n'ont pas forcément le même point de vue, ils ne s'intéressent pas forcément aux mêmes personnages, ils ont une autre approche du travail, des dialogues – même si on a souvent été fidèle aux dialogues du livre car ils sont réjouissants. Enfin, c'est toujours passionnant de se frotter à des gens qu'on ne connaît pas. Il y a de toute évidence une remise en question de ses habitudes, de ses préoccupations... Disons que j'avais affaire à des gens qui n'étaient pas du tout convaincus que j'avais raison ! Et c'était bien.

## **Vous êtes-vous nourri des autres livres de Fred Vargas ?**

- Non, pas tout de suite. On ne pouvait pas – pour des problèmes de droits ! – puiser dans tous les livres. En revanche, une fois qu'on s'est dit que le scénario tenait la route, je me suis mis à lire tous les romans, et en priorité tous ceux où il y a Adamsberg. Cela m'a donné une idée plus précise des personnages récurrents. D'ailleurs, ensuite, j'ai fait une petite fiche sur chaque personnage – avec leurs traits de caractère, des anecdotes, des tendances – que j'ai donnée à ceux qui les incarnent : José Garcia (Adamsberg), Lucas Belvaux (Danglard) et à Linh Dan Pham (Camille). Ça nous a beaucoup aidés...

## **Avez-vous cherché à associer Fred Vargas à l'écriture du scénario ?**

- Non. Je pense qu'elle ne l'a jamais souhaité. En plus, je suis arrivé devant un train qui était déjà parti et que c'était donc déjà clair avec elle. Il n'empêche qu'une fois le scénario terminé, j'ai eu envie de la rencontrer. Je voulais juste lui dire que ça faisait plusieurs mois que je me baladais dans son imaginaire et... que je m'y trouvais bien ! Je voulais aussi lui dire dans quel esprit on avait travaillé l'adaptation, parce qu'un film, c'est forcément très différent d'un roman. Je lui avais apporté le scénario. Avec elle et son agent, on a bavardé, on a dîné, on a bu des coups... Et puis très gentiment, elle m'a dit :



“ Je ne vais pas lire le scénario, parce que je suis une femme de mots. Donc, si je lis et que je tombe sur un mot qui ne m'arrange pas, je vais vous emmerder là-dessus alors qu'il est juste fait pour faire des images, mais bon vent ! ” C'est quelqu'un de très sympathique, avec une forte personnalité.

**Parmi les libertés que vous avez prises avec le roman, la plus importante est la résolution de l'intrigue...**

- On a beaucoup hésité et beaucoup travaillé sur cette résolution. Mais telle qu'elle est dans le livre, elle me semblait trop longue et trop complexe à filmer. À l'image, on n'aurait pas pu échapper à un petit côté laborieux. On a donc gardé l'esprit – et l'essentiel – de la résolution tout en la simplifiant. On a fait comme pour le reste de l'adaptation : on a supprimé certains personnages, certaines situations ou réduit leur importance. On en a renforcé et même inventé d'autres. Un film ne peut pas être l'exacte copie d'un livre ! Il a d'autres règles, d'autres contraintes, d'autres moteurs... Ce qui nous a guidés tout au long de notre travail, c'est le désir d'être fidèle à l'esprit, à l'univers, à la démarche de Fred Vargas plus que le souci d'une stricte illustration de son livre.

**Vous avez également modifié le point de départ de toute cette histoire, dont vous avez fait un flash-back et qui se déroule en Afrique...**

- C'était déjà dans la première adaptation de Julien et Ariane que j'ai lue. Leur invention, l'épisode africain, présentait pas mal d'avantages. Ça permettait de resserrer les liens avec d'autres personnages, et ça unifiait l'ensemble. Et puis moi, si on me prend par mon petit défaut d'exotisme... Plus sérieusement, j'aimais bien que ce soit une histoire qui vienne d'ailleurs. Qu'elle soit d'autant plus facile à occulter qu'elle fait partie d'un temps passé et aussi d'un lieu éloigné.

**Qu'est-ce qui fait de José Garcia un bon Adamsberg ?**

- José fait partie de ces acteurs très bosseurs et modestes, qui ne vous disent jamais à quel point ils travaillent. Je sais qu'il a lu les autres livres de Vargas. Il a beaucoup réfléchi à Adamsberg, il lui a trouvé une attitude, un style, une démarche, un phrasé, un rythme... Adamsberg n'est pas un flic comme les autres, il y a ses origines, les Pyrénées, son côté minéral, ses attitudes, ses silences, sa pudeur, son histoire à éclipses avec Camille, son rapport avec Danglard, son incapacité à dire aux gens qu'il les aime. Il y a ces moments que Fred Vargas appelle “les rêveries du pelleteux de nuages”, ces moments où il se retire un peu du monde, où il est soudain habité, traversé par des intuitions foudroyantes, de curieux pressentiments... Il y a enfin cet étrange mélange de distance et de proximité qu'il entretient tout le temps avec ceux qui l'entourent. Je savais que José avait en lui cette intensité, cette densité idéale pour faire passer tout ça. Enfin, il a le charme d'Adamsberg. On en a parlé avec les producteurs, avec leurs partenaires de Gaumont, avec mon agent, Bertrand de Labbey qui, grand amateur de polars, s'intéressait beaucoup à ce projet, on est tous tombés d'accord assez vite. José – heureux qu'on lui propose un personnage pareil – a accepté tout de suite. Il y a aujourd'hui chez lui une maturité qui fait qu'il est tout à fait prêt pour ce type de rôles. Et puis, c'est tellement agréable de travailler avec lui. Les rapports sont simples, justes.

**Vous avez ensuite construit le reste du casting autour de lui...**

- Oui. Pour Danglard, son compagnon de travail, j'ai très vite eu envie de rencontrer Lucas Belvaux. J'avais revu à la télé la trilogie qu'il a réalisée et interprétée (“Un couple épatant”, “Cavale”, “Après la vie”). Lucas a une présence vraiment particulière. Un peu teigneux et tenace, à la fois timide et décidé. Il est aussi très physique. On a l'impression qu'on ne pourra pas le pousser hors du cadre. C'est très Danglard, ça ! Et comme José, Lucas a adhéré instantanément au personnage et au projet. En plus, quelque chose de fort, une complicité évidente, s'est immédiatement installé entre eux, comme entre Adamsberg et Danglard. Je les entends encore dans la loge qu'on

avait aménagée quand on tournait les scènes de la brigade, travailler ensemble les scènes du soir ou du lendemain, se mettre en bouche les dialogues tous les deux tout seuls...

**Un autre personnage important, même si son rôle est en pointillés, c'est celui de Camille, la fiancée d'Adamsberg. Qu'est-ce qui vous a décidé à le confier à Linh Dan Pham ?**

- Camille, en effet, c'est la compagne à éclipses d'Adamsberg. Ils se quittent, se retrouvent, se quittent à nouveau... On était très attendus sur ce personnage parce que tous les lecteurs ont leur propre fantasme de Camille. Il se trouve que j'avais envie, dans la brigade, d'une femme d'origine asiatique. Le directeur de casting m'a montré des photos de Linh Dan Pham où elle était un peu sophistiquée. En les regardant, je me suis dit : "Mais...c'est Camille !" Son visage, sa beauté, son allure rajoutaient au côté énigmatique et mystérieux de ce personnage.

**Vous étiez ému de retravailler avec elle ?**

- Oui bien sûr. Il y a un lien très fort entre elle et moi parce que "Indochine" a changé le cours de sa vie.

**L'autre femme importante du film, c'est Marie qu'interprète Marie Gillain ...**

- Dans le livre, elle s'appelle Marie-Belle, mais c'était une trop belle coïncidence : dès que j'ai pensé à Marie Gillain pour l'interpréter, on l'a appelée Marie. Avec Marie Gillain, on avait un rendez-vous manqué : un polar que j'ai failli faire avec elle il y a quelques années et que j'ai finalement abandonné. J'aime beaucoup Marie comme actrice et comme personne... Et quel plaisir de travailler avec elle ! Je dirai aussi qu'elle est très courageuse. Elle avait quelques scènes d'action pas faciles. Elle n'a même pas hésité à plonger dans la Seine ! Pour jouer son demi-frère, Damas, on a assez vite pensé à Nicolas Cazalé. Je l'avais vu dans "Le grand voyage", puis dans "Saint-Jacques La Mecque"... C'est certainement un des acteurs les plus prometteurs de sa génération. Marie et lui se sont jetés avec beaucoup de générosité dans des scènes très difficiles, entre colère et émotion...

**Et pour Decambrais, avez-vous tout de suite pensé à Michel Serrault ?**

- Il y a un an, au Festival de Deauville, Michel, que je connais depuis vingt cinq ans, était descendu de ses hauteurs (Honfleur) pour dîner avec nous. Et il m'avait dit : "Quand me fais-tu tourner ?" Quelques jours plus tard, après en avoir parlé aux producteurs, je l'ai appelé et lui ai dit : "J'ai quelque chose pour toi." Il a accepté tout de suite. Il n'avait pas lu le livre mais était ravi de tourner avec José. "Celui-là, m'a-t-il dit, je l'aime bien." Ce qui est amusant, c'est que si vous mettez sur une affiche "Serrault - Garcia", les gens disent : "C'est une comédie !" Or, justement, c'est ça qui était intéressant : les mettre tous les deux face à face, côte à côte, dans un polar, dans un film noir. Ce qui est beau dans la relation Adamsberg/Decambrais, c'est cette rencontre entre un être qui n'a plus d'espoir, dont la vie a été brisée, chez qui on sent une fêlure vive, avec quelqu'un censé représenter tout ce qui l'a injustement brisé - un policier. Et c'est précisément cette rencontre qui va lui redonner le goût de vivre...

**Pour interpréter le personnage le plus atypique du livre, sans doute le moins réaliste, celui du crieur...**

- ... il est peut-être irréaliste mais Fred Vargas, avec son livre, a ressuscité le métier : depuis la parution de "Pars vite...", il y a maintenant 200 crieurs en France !

**... qu'est-ce qui vous a fait choisir Olivier Gourmet ?**

- C'est vrai que ce n'était pas un rôle facile à distribuer. C'est un métier qui a disparu et qui a une fonction de proximité, de convivialité, de quartier ... D'ailleurs, avant de parler du crieur mais ça va ensemble, l'important, pour moi, était de choisir le lieu principal du film : la place où l'on trouve la pension de famille que tient Decambrais, le magasin de Marie et de Damas, le café, l'urne du crieur, le crieur, là où tout se passe... Il fallait trouver un lieu qui soit mieux que crédible : évident. On s'est posé cette question dès l'écriture. Bien sûr, je suis allé voir à Edgar Quinet où Fred Vargas a situé l'action. Mais je trouvais que cinématographiquement, ça ne fonctionnait pas bien... C'est plus un carrefour qu'une place. Comme je n'avais pas envie de tomber non plus dans le Paris conventionnel, les vieilles pierres et les cartes postales, j'ai été voir tout le Paris moderne : le 12ème, le 13ème, la Place des Fêtes, le 20ème, le 19ème, la Défense, Beaugrenelle... Mais, en dehors d'un nouveau





lieu à La Défense, rien ne m'a vraiment séduit. J'ai repris mon plan de Paris et je me suis dit que j'allais repartir à pied – j'adore marcher dans Paris ! - du centre. J'ai commencé par Beaubourg et j'ai revu avec un autre œil cette petite place-là, la Place Stravinsky, un peu à l'écart de la Piazza Beaubourg et j'ai littéralement eu le coup de foudre, comme pour un acteur ! L'église Saint-Merri, une des plus anciennes de Paris, face au musée le plus moderne de la capitale, l'eau, le bassin, les statues mobiles de Nikki de Saint Phalle, l'Ircam, les bistrotts, le passage, la pierre... Il y avait là quelque chose d'évident. Et même une espèce d'estrade naturelle pour le crieur ! Ce n'est qu'après que j'ai pensé au personnage. Je me disais "Il faut un acteur exceptionnel, quelqu'un de singulier, qui doit rendre le personnage tout de suite crédible." Il ne fallait pas qu'on se pose la question : "C'est quoi ce type, un crieur ? ! Dans Paris ? ! Au 21ème siècle !" Et j'ai naturellement pensé à Olivier Gourmet dont je suis, depuis toujours, un grand fan – j'ai d'ailleurs fait partie du Jury de Cannes qui lui a donné le prix d'interprétation pour "Le fils" des frères Dardenne. Le jour où il est arrivé sur le tournage, et qu'il a commencé sa criée Place Stravinsky, je n'en revenais pas. C'était là, c'était juste, c'était réel !

#### **Comment définiriez-vous vos partis pris de mise en scène ?**

- D'abord, avec Laurent (Dailland, son chef opérateur depuis "Est Ouest"), on a décidé de tourner en scope pour pouvoir être très près des personnages, ou au contraire pour les perdre dans l'espace... Je me suis laissé d'autant plus convaincre par Laurent d'utiliser le scope que, depuis "Man to Man", je travaille avec un caméraman anglais, Stuart Howell, qui est extrêmement doué et est devenu un collaborateur essentiel. A l'origine, il tenait le steady-cam et, aujourd'hui, il fait également le cadre. La fluidité du film lui doit beaucoup... Dans la mise en scène, mon obsession était de laisser la vie – et la ville ! - entrer au maximum dans le cadre, de faire en sorte que la caméra soit au service des personnages, et pas l'inverse. C'est-à-dire que le plus souvent, on commençait par mettre la scène en place sans caméra. On voit, avec les acteurs, comment elle se déroule de la manière la plus vraie, la plus naturelle, la plus juste possible. Et après seulement, on se demande comment on va la filmer... Enfin, on a choisi de tourner toutes les scènes de confrontation, de conflit, en gros toutes les scènes à deux personnages, en plan séquence, de les filmer dans leur temps réel. Dès qu'on est en temps réel et que la prise dure plusieurs minutes, on a vite le sentiment que les personnages prennent le pas sur les acteurs. Je pense en outre qu'il est plus plaisant, voire plus excitant, pour un acteur de travailler dans la durée de la scène que par petits plans successifs.

#### **Quelle était pour vous la plus grande difficulté de ce projet ?**

- La plus grande difficulté de l'adaptation, c'est probablement l'intrigue. Mais la plus grande difficulté du cinéma, c'est l'atmosphère. Comment créer une atmosphère ? Ça nous échappe ! Evidemment, il y a la lumière, il y a les sons, il y a la musique, il y a les acteurs, il y a le rythme, il y a le choix des lieux... Tout ça est une alchimie mystérieuse. On sait bien en plus que lorsqu'on s'acharne à la créer, on risque de ne pas y arriver. Il me semble aux premières réactions qu'on a réussi à créer quelque chose de lourd, d'angoissant, de tendu...

#### **Vous le dites, dans la réalisation de l'atmosphère, les lieux ont une grande importance...**

- Oui. On a déjà parlé de la place. L'autre lieu capital, c'est la brigade – qui est le lieu d'Adamsberg. Dès l'écriture, j'ai pensé à La "Manufacture des œillets", à Ivry, parce que c'est un endroit incroyable, conçu par des architectes américains à la fin du 19ème : il y a des briques, du ciment, du fer, du verre. Les murs sont en fait des vitres reliées par des armatures métalliques, et c'est entièrement ouvert sur l'extérieur... Devant la baie vitrée, Adamsberg peut réfléchir. Il est en attente... Ces fameuses rêveries d'Adamsberg, elles vont avec ce décor... En plus, cela nous permettait de jouer la lumière naturelle.

De ne pas tricher. Bien sûr, il fallait un peu jongler avec le plan de travail parce que la lumière n'était pas la même tous les jours. Quand il faisait gris, ça plombait l'atmosphère. Quand il faisait beau, ça faisait des contrastes et des contre-jours magnifiques. On a décidé de jouer avec ça. Comme avec les lumières de la ville, la nuit : j'ai également voulu pour Adamsberg un appartement dont on ne verrait rien sauf l'extérieur ; je voulais que la ville entre chez lui, parce qu'il veille sur elle. Il y a donc là aussi des baies vitrées et, derrière, un quartier moderne avec du dégagement, des tours et des lumières...

**Ce qui participe aussi à l'atmosphère du film, c'est le contraste entre son évident côté romanesque et l'aspect réaliste du travail des policiers, des médecins légistes, des scientifiques...**

- Je crois qu'on a besoin de cet aspect réaliste, moderne, contemporain, justement pour donner de la chair au côté romanesque, pour le faire reposer sur des bases solides. Notre premier souci a été de donner une vraie importance à la peste et à la menace de la peste...

**Et il y a bien eu une épidémie de peste à Paris en 1920 ?**

- Oui à Clichy, et à Levallois. C'est la dernière en France. Il est clair qu'en plus, dans le monde aujourd'hui, avec le S.R.A.S., la grippe aviaire, les images de Hong Kong en « quarantaine » et des masques de protection, les épidémies qui se transmettent de manière inconnue, sans doute par des voies animales, comme la peste, ces risques qu'on ne contrôle plus, tout cela nous parle... C'était intéressant de traiter ça. Julien et Ariane avaient évidemment fait beaucoup de recherches. Mais j'aime bien aussi faire les miennes. J'ai donc pris rendez-vous avec la spécialiste de la peste à l'Institut Pasteur. J'ai bavardé avec elle pendant deux heures. J'ai été tellement impressionné par cette femme étonnante qui m'expliquait que derrière la porte de son bureau "il y avait assez de bactéries pour contaminer le monde entier", que j'ai restitué la scène quasiment telle quelle dans le film. De la même manière, j'ai fait des recherches sur la médecine légale pour voir ce qu'est la rigidité cadavérique, en combien de temps elle survient, comment on fait une autopsie, des prélèvements, et combien de temps ça prend... J'avais besoin de savoir ça pour que les scènes sonnent juste. Les bonnes séries policières américaines nous ont appris aujourd'hui à travailler avec précision. On ne peut plus dire n'importe quoi sur la police scientifique, sur la médecine légale. Pareil pour la police. Frédéric Schoendoerffer m'a conseillé d'aller voir un chef de section à la brigade criminelle avec lequel il avait travaillé sur "Scènes de crime", le commandant Baudot. Celui-ci m'a reçu, il m'a présenté toute sa brigade, puis il a lu le scénario, l'a annoté. Ensuite, on s'est revus et il m'a alors donné pas mal de conseils. Il a tenu à rencontrer José et Lucas, il a déjeuné avec eux, il leur a présenté son procédurier, il est venu régulièrement sur le plateau...

**Autre élément indispensable à l'atmosphère : la musique. Une fois encore, comme depuis "Indochine", vous avez fait appel à Patrick Doyle...**

- Bien évidemment, je voulais retravailler avec lui, à plus forte raison sur un film comme celui-ci, un film d'atmosphère. Mais je ne savais pas s'il allait entrer dans le budget d'un film franco-français. Il venait quand même de faire la musique de "Harry Potter"... Avec les producteurs, on a défini le budget de la musique, puis je suis allé voir la productrice de Patrick à Londres, et elle m'a juste dit : "We'll manage" (on s'arrangera). Et voilà ! J'ai fait traduire le scénario en anglais pour Patrick, et dès que j'ai eu un premier montage, je le lui ai envoyé et il a alors commencé à travailler ses thèmes, ses mélodies... Ensuite, on s'est vus longuement. On a parlé comme toujours de tout et de rien, de moments de suspense, de certains films et de certains compositeurs qu'on aime en commun. Et bien sûr, on a aussi parlé du film à bâtons rompus. Par exemple, je lui ai dit : "J'aimerais un thème pour Adamsberg, parce que c'est un déambulateur, c'est un marcheur, c'est un rêveur... et puis on va mettre en image ses visions, des visions qui sont entre l'intuition et la mémoire, et il faudra que tu trouves un thème pour ça. Et puis un autre, sentimental, pour Camille..." Il a fait un boulot insensé, un travail d'une grande intelligence, d'une grande compréhension du film. Sa musique participe à la cohérence de l'ensemble, à sa fluidité. C'est une musique d'atmosphère, de tension, d'angoisse, c'est une belle musique de film noir.

**En revanche, c'est la première fois que vous travaillez avec les producteurs de LGM, Cyril Colbeau-Justin et Jean-Baptiste Dupont...**

- Oui et c'était très agréable. Ils se complètent très bien. Il y en a un qui est davantage sur l'économie et les finances, et l'autre plus sur le scénario et l'artistique mais ce sont, l'un et l'autre, d'excellents interlocuteurs. Ils m'ont fait confiance et m'ont donné beaucoup de liberté...





# JOSÉ GARCIA

**Connaissez-vous les romans de Fred Vargas lorsqu'on vous a proposé "Pars vite et reviens tard" ?**

- Non. J'en avais bien sûr entendu parler mais je n'en avais lu aucun. Lorsque Régis m'a proposé "Pars vite et reviens tard", j'ai d'abord été accroché par le titre. Je ne comprenais pas sa signification, je le trouvais très intrigant, très séduisant. Dès que j'ai lu le scénario, j'ai adoré l'atmosphère qui s'en dégageait même s'il est évident que l'atmosphère, c'est justement l'une des choses les plus difficiles à transposer au cinéma. Ensuite, je trouvais l'histoire originale, singulière, avec ce petit côté ésotérique, cet univers presque baroque. Mais surtout, ce qu'il y avait de formidable, c'étaient les personnages. Et j'ai d'ailleurs retrouvé tout ça dans les romans de Fred Vargas lorsque je les ai lus.

**A votre avis, pourquoi Régis Wagnier et les producteurs ont-ils pensé à vous pour interpréter Adamsberg ?**

- Je n'ai même pas voulu me poser la question ! Quand j'ai lu le scénario, je me suis dit : "Ne demande pas ton reste, mon bonhomme ! Prends-le vite, ce commissaire Adamsberg, avant qu'ils changent d'avis !" C'est le type même de personnages qui me fascinent et que je rêvais de jouer. Parce qu'ils sont denses, humains, complexes, intérieurs...

**Pour les fans de Fred Vargas, Adamsberg est un personnage culte. Est-ce que vous vous êtes senti une sorte de responsabilité vis à vis de ces lecteurs ?**

- Je sais que j'ai un poids énorme sur les épaules ! J'ai déjà joué dans des films qui étaient des adaptations de roman ("Les morsures de l'aube", de Tonino Benacquista, "Extension du domaine de la lutte" de Michel Houellebecq, "Le couperet" de Donald Westlake), mais jamais, je n'avais eu autant de réactions avant même le début du tournage ! Je n'arrêtais pas de croiser des gens qui me disaient : "Ah, c'est toi qui fais Adamsberg ?" Il y a juste le ton qui variait selon ceux qui posaient la question. Ça allait de l'étonnement à la satisfaction. Il y avaient aussi ceux que je sentais un peu jaloux – je les comprends ! – et ceux qui étaient heureux pour moi. En tout cas, j'ai bien senti la pression. Je sais donc que j'ai une grande responsabilité et, en même temps, je sais aussi que j'ai l'obligation absolue de ne pas m'accrocher à une idée littéraire sinon je suis mort ! Un film n'est pas un livre. Il faut que l'adaptation soit fidèle à l'esprit, mais sans jamais oublier les codes et les règles du cinéma – sinon on se perd, et on perd les spectateurs. Le cinéma, surtout un thriller comme celui-là, c'est forcément un compromis entre l'imagination d'un auteur et la réalité. Je devais aussi avoir le souci des gens qui ne connaissent pas Adamsberg et n'ont pas lu les romans de Vargas.

**Qu'est-ce qui vous touche chez Adamsberg ?**

- Ce côté "les yeux dans les montagnes", cet aspect minéral qu'il tient de ses Pyrénées, ce calme apparent qui ne dissimule pas toujours bien de secrètes blessures, le fait qu'il marche tout le temps, et aussi qu'il dessine sans arrêt... C'est comme s'il s'évaporait. C'est une situation formidable à jouer pour un acteur : quelqu'un qui peut à la fois écouter ce qu'on lui dit et penser à autre chose... C'est intéressant de jouer des contre rythmes, de jouer une scène en pensant à autre chose. Ce sont des personnages

assez fatiguants à interpréter parce que, même s'ils ont une fausse nonchalance, ils doivent toujours être extrêmement présents et surtout extrêmement pesants... C'est épuisant mais... jubilatoire !

**Qu'est-ce qui était pour vous le plus difficile ?**

- Pour l'atmosphère, je faisais confiance à Régis et à sa mise en scène. Pour Adamsberg, j'avais le souci de coller au maximum à l'esprit du personnage et, en même temps, de m'adapter aux nécessités du cinéma. Je crois que le plus difficile, c'était de trouver son rythme. Parce que la différence essentielle entre un livre et un film, c'est justement ça. Si l'on colle au rythme du roman, à l'image tout paraît trop lent... Je devais trouver le rythme interne d'Adamsberg. Ne serait-ce, par exemple, que le rythme auquel il marche. Ni trop vite, ni trop lentement. Et il fallait que je l'intègre totalement pour que, si un jour, je baissais la garde et que je me mette à marcher plus vite, je m'en rende compte immédiatement. Je devais travailler son rythme pour qu'il soit cohérent sur la longueur, pour qu'on puisse voir Adamsberg passer tout naturellement d'un extrême à l'autre, c'est-à-dire de ces moments où il est presque à l'arrêt, à l'abandon, perdu dans ses rêveries, à ces instants où, soudain, tout s'accélère, où il lui faut courir après un suspect, en arrêter un autre, l'interroger brutalement - comme si, brusquement, son rythme cardiaque s'accélérait. Je voulais lui donner du poids. En faire un type solide qui puisse en même temps paraître dépassé par les événements sans pour autant, paradoxalement, en perdre le contrôle...

**Votre interprétation est à des années-lumière de l'image qu'on peut avoir de vous à travers certaines comédies et, en même temps, on n'a pas le sentiment qu'il s'agit d'un contre-emploi, mais plutôt du prolongement naturel de votre travail, sauf qu'il est cette fois plus souterrain, plus intérieur, plus retenu...**

- C'est gentil, merci ! Pour moi, le vrai contre emploi, c'est une erreur de casting. Lorsque les rôles sont vraiment trop loin de vous, sauf si c'est dans une comédie, ou si c'est un personnage extrêmement décalé, il y a toutes les chances que cela sonne faux. Il ne faut pas être stupide et vouloir relever les défis impossibles - surtout, pour se prouver quoi ? En revanche, il y a des rôles auxquels soudain votre évolution en tant qu'être humain, l'âge, l'expérience vous donnent accès... Comme s'il fallait avoir beaucoup travaillé et s'être assez cassé la gueule, et donc être arrivé à maturité aussi bien comme acteur que comme être humain, pour pouvoir rencontrer des rôles comme Adamsberg. J'avais déjà fait deux ou trois films qui allaient dans cette direction-là. Adamsberg est un pas supplémentaire, forcément passionnant... Mon plaisir a été de jouer un personnage comme ça, à l'arrêt, avec une vraie puissance intérieure. Ne pas travailler sur l'externe mais construire plus profondément, de manière plus souterraine, ne pas faire mais être. En ce qui me concerne - on verra ce qu'en diront les gens à la sortie du film - ça m'a énormément apporté. En plus, j'ai la sensation que ça arrive au bon moment, que j'y étais prêt.

**Vous avez la réputation de beaucoup travailler vos rôles. Quelle préparation précise avez-vous fait pour "Pars vite..." ?**

- Déjà, pour me rapprocher au maximum d'Adamsberg, je me suis imprégné des livres dont il est le héros, et notamment "L'homme aux cercles bleus", où il apparaît pour la première fois... Et puis, ce qui était intéressant, toujours dans cette optique de coller à la réalité du cinéma et même à la réalité tout court, c'était de faire en sorte que, au-delà de l'aspect romanesque et de l'histoire, les gestes et les situations sonnent justes. C'est pour cela qu'on a rencontré les policiers de la brigade criminelle du commandant Baudot. On a vu comment ils travaillaient, comment ils intervenaient, ce qui était réglementaire, ce qui ne l'était pas. Jusque dans les détails. Comme le fait, par exemple, d'être tiré à quatre épingles et de porter une cravate : lorsqu'ils sont de permanence, ils peuvent être amenés dans la journée à aller voir le ministre ou un ambassadeur...

**Dans le film, on voit souvent Adamsberg dessiner pendant que les gens lui parlent. Et sur le tournage, entre les prises, vous faisiez souvent ça aussi...**

- J'adore dessiner. Et c'est vrai que pour me détendre entre les prises, je dessinais pas mal. Ça illustre bien la nature d'Adamsberg. Regardez les enfants, c'est pareil. Quand on colorie, quand on fait de la peinture, on se





détache un peu de soi. Il y a une sorte d'abandon et aussi un certain bien-être. Si Adamsberg dessine souvent, c'est qu'il est dans une situation de stress assez pesante et que c'est à la fois – toujours le même paradoxe – une manière de s'en évader tout en y réfléchissant ! J'ai été frappé en parlant avec les gens de la brigade criminelle de voir que beaucoup avaient à côté de leur travail des passions extrêmement positives – la musique classique, le cinéma, la peinture... Comme un contrepoint aux situations tendues qu'ils vivent, aux lieux très chargés dans lesquels ils se retrouvent, au fait d'être sans cesse entouré de choses horribles, de crimes sanglants et de morts. Comme s'ils avaient besoin d'aller vers le beau et l'art non seulement pour se sortir de l'ambiance quotidienne mais surtout pour croire encore un peu en l'homme, en l'humanité. Pour moi, sur le tournage, de crayonner comme ça, c'était aussi une manière de rester dans l'atmosphère, de faire passer le temps pendant la mise en place, lorsqu'on est là dans l'attente, dans l'envie de jouer... Même si, sur "Pars vite...", je passais pas mal de temps aussi à discuter entre les prises avec mes partenaires. On ne peut pas se priver d'un moment avec Michel Serrault !

**Justement, on se dit que Michel Serrault, c'était un rendez-vous que vous deviez espérer...**

- Ah oui. Il y a des gens comme lui dont, égoïstement, on a peur qu'ils décident tout d'un coup, par lassitude, d'arrêter le métier sans qu'on ait eu la possibilité de jouer avec eux ! Franchement, j'avais peur que ça se finisse comme ça avec Michel Serrault. Je crevais d'envie de jouer avec lui. De me retrouver avec Michel, de jouer avec lui, quel bonheur ! Quel bonheur de l'écouter des nuits entières ! J'aurais connu ça au moins ! Merci Régis ! En plus, comme le chante France Gall, « c'est peut-être un détail pour vous, mais pour moi, ça veut dire beaucoup », le vrai cadeau, c'est qu'on se retrouve dans un film noir, et pas dans une comédie. C'est formidable d'avoir l'occasion de pouvoir faire changer le regard que les gens portent sur nous. Deux acteurs souvent considérés comme des clowns, qui ont quasiment commencé, c'est vrai, en dansant en bas résille, se retrouvent pour un film sérieux, profond, sombre... C'est à ça aussi – et c'est bien évidemment réconfortant – qu'on mesure le chemin parcouru.

**En quoi Michel Serrault est-il, selon vous, un bon Decambrais ?**

- Quand Adamsberg rencontre Decambrais, il voit un type qui a vécu, dont on sent les blessures et qui pourtant s'implique totalement dans cette affaire, et c'est ce qui le rend attachant. Et tout de suite, Decambrais lui plaît. C'est pareil avec Serrault. On sent qu'il a les mêmes blessures, la même fragilité. Ce même mélange de séduction, de détermination et de vulnérabilité...

**Comment définiriez-vous les rapports d'Adamsberg avec son adjoint Danglard ?**

- Ils sont extrêmement humains. Entre respect et amitié, affection et pudeur...

**Connaissiez-vous Lucas Belvaux avant le tournage ?**

- A peine. En fait, on est voisins. On se croisait dans la rue, en faisant nos courses, on se disait bonjour chez le boulanger et on échangeait quelques mots. Cela a été une belle rencontre. C'est un très bon camarade, très agréable, qui aime le travail et avec qui c'est vraiment facile de travailler. Il a composé un Danglard qui n'a pas peur de dire ses quatre vérités à Adamsberg. Lucas a une extraordinaire présence, il est toujours là, avec une bienveillance formidable qui n'appartient qu'à lui. Il a vraiment un rythme et un débit particuliers, une façon de jouer, de placer la voix... Danglard comme Lucas sont des types qui aiment bien parler avec la voix basse, un peu rentrée, ce ne sont pas de grands hâbleurs. L'un comme l'autre, ils ont une présence quotidienne très rassurante. Franchement,

côté casting, on a été gâtés. Plus que d'histoires de familles, il faudrait parler de gens généreux sur un plateau, de gens passionnés, sans faux problèmes, de bonne composition, excités à l'idée de faire ensemble le même film.

**Il y a une audace dans le casting qui est d'avoir confié à Linh Dan Pham le personnage de Camille, si fantasmagique pour les fans de Vargas...**

- Dès que j'ai appris que c'était elle, j'ai trouvé que c'était une superbe idée ! Linh Dan porte en elle ce mystère qu'a justement Camille. C'est une très belle interprétation de ce qu'a imaginé Fred Vargas. En plus, me voilà entouré... de deux beaux brins de fille !

**Connaissez-vous Marie Gillain ?**

- Non ! Elle est bonne camarade, vive, généreuse, talentueuse, agréable à jouer, à bosser, à vivre... Comme tous, sur ce tournage... Il y a aussi le jeune Nicolas Cazalé. Très beau même, mais ne jouant absolument pas sur son physique. Il a des belles scènes d'intensité et d'émotion. Je crois que dans pas longtemps il va faire mal ! Et puis, bien sûr, il y a Olivier (Gourmet). J'ai été surpris de le voir aussi mince. Il n'a rien perdu bien sûr de sa force intérieure. Avec cette espèce de regard de loin, cette manière d'être toujours un peu renfrogné, il n'a qu'à ouvrir la bouche pour qu'il se passe quelque chose. Il est formidable. A un moment donné, il avait des problèmes d'emploi du temps, et on a vraiment prié, avec Régis, pour qu'on trouve des arrangements. Il n'y avait pas d'autre crieur possible. Et lui aussi, c'est un super camarade de jeu.

**Comment définiriez-vous Régis Wargnier comme metteur en scène ?**

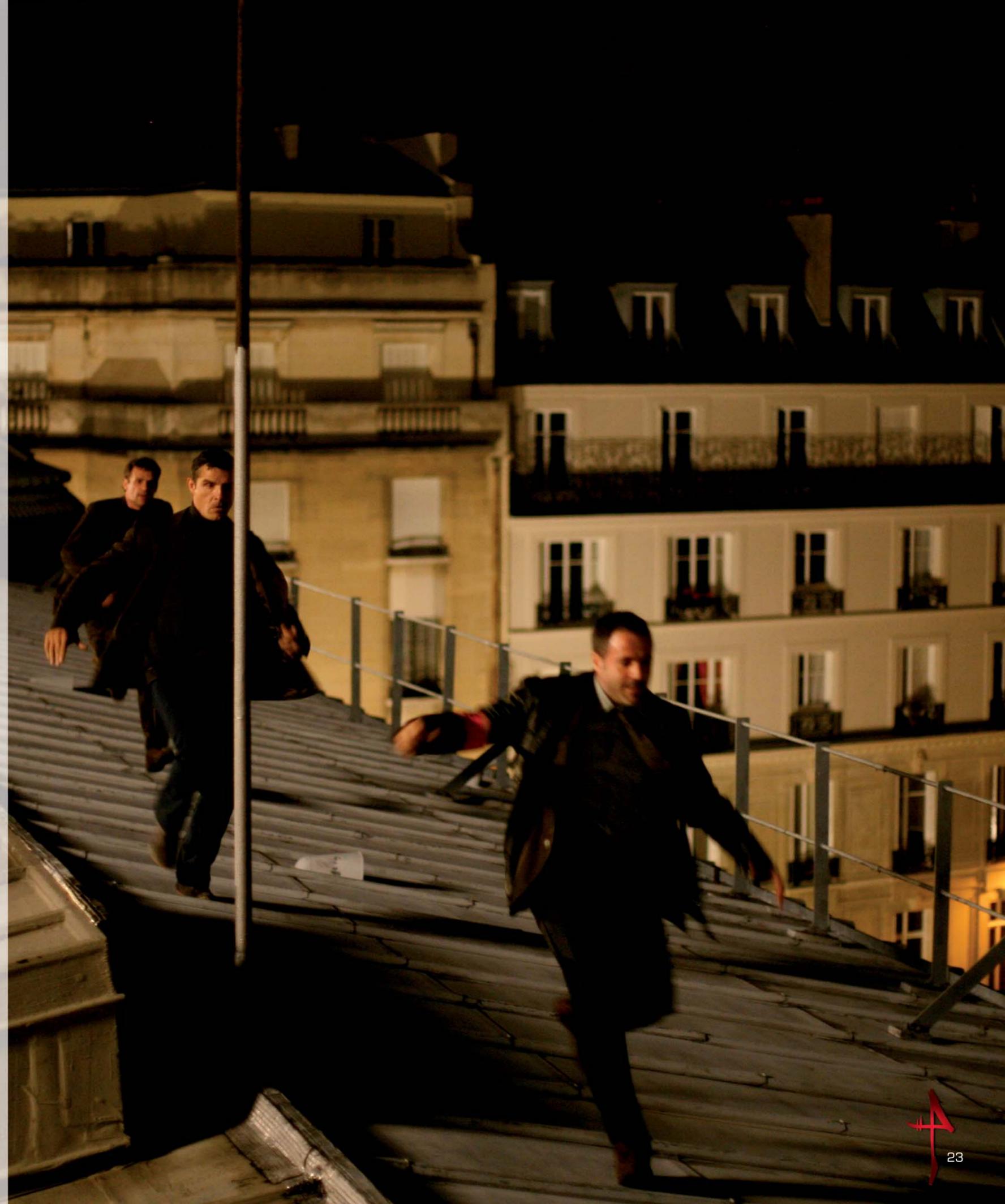
- Voilà un autre bon camarade de jeu ! D'abord, c'est un metteur en scène qui connaît bien les acteurs et qui est très à l'écoute. Il nous donne toutes les informations dont on a besoin, nous met dans un écrin, facilite au maximum notre travail. Il est très attentif et sait parfaitement nous mettre dans le climat d'une scène. C'est une belle rencontre car elle est fondée sur l'échange. Ensuite, c'est un réalisateur exigeant, qui cherche toujours le mieux. Ce n'est pas forcément simple pour l'équipe technique - il peut tout à coup tout changer parce qu'il aura eu une meilleure idée pour aller chercher le plan qui sera plus intéressant, plus fort - mais pour un acteur, c'est extrêmement stimulant...

**Est-ce qu'il y avait une scène que vous appréhendez particulièrement ?**

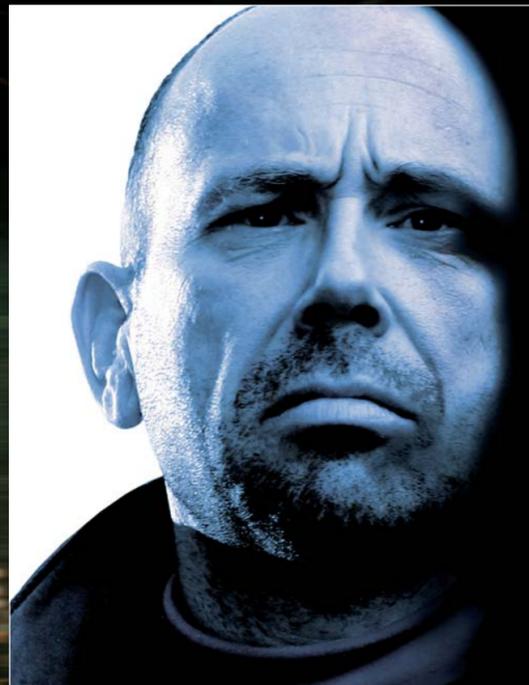
- Toujours, à cause de ma pudeur, les scènes avec Linh Dan ou avec Marie... Ces scènes où l'on doit s'embrasser, ces moments un peu sensuels, même s'ils restent pudiques... Je n'aime vraiment pas ça ! Sinon, tous les jours, j'ai eu le sentiment qu'il y avait des scènes extrêmement délicates à passer. Notamment ces scènes d'atmosphère dont il est difficile au moment du tournage de savoir si on les a réussies. L'une des autres difficultés d'un personnage comme Adamsberg, c'est qu'il s'inscrit dans un sillon creusé par des centaines de flics de cinéma. Si bien que dès qu'on a une phrase à dire du genre "Les preuves, vous les envoyez au labo", on a l'impression que ça résonne comme dans une cathédrale !

**Justement, en quelques mots, qu'est-ce qui fait la différence d'Adamsberg par rapport à ces flics qu'on a vus ?**

- Sans doute le fait que c'est un type qui donne des ordres mais sans rien imposer. Et surtout, le fait que c'est un type qui est toujours dans sa bulle. Avec cet étonnant mélange d'absence et de présence, d'évidence et de distance. Son intuition hallucinante, qui est presque un don de medium. Sa capacité à se laisser traverser par les choses... J'en parlais avec le commandant Baudot de la Brigade criminelle qui me disait que c'est un sentiment qu'ils connaissaient bien. Parfois, il leur suffit d'entrer dans un lieu pour sentir qu'il s'y est passé quelque chose. C'est presque de l'ordre de l'irrationnel. Comme une onde qui les traverse. Adamsberg a cette faculté-là qui fait que certains éléments résonnent en lui. Quand il est encore dans la résonance, il a le regard un peu perdu, il est ailleurs. Il est tellement dans sa bulle que, forcément, ça finit par le travailler ! Même moi au bout d'un moment, j'avais pris son côté un peu ours, je n'avais plus envie de parler avec beaucoup de monde. Il commençait un peu à déteindre sur moi vers la fin...

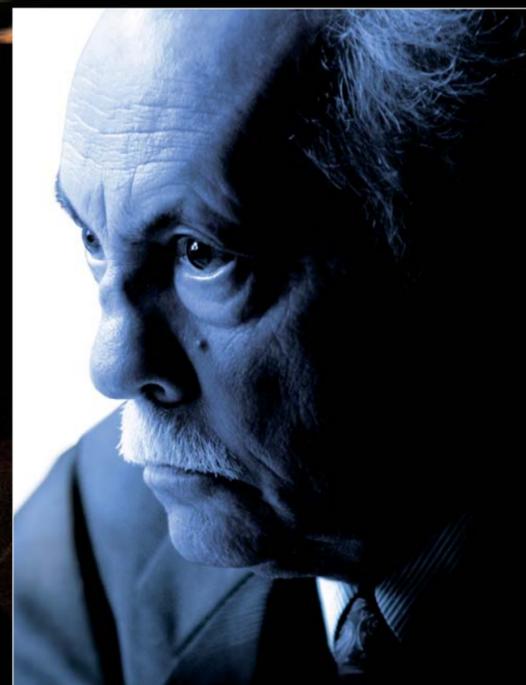


# LISTE ARTISTIQUE



Adamsberg  
Marie  
Danglard  
Joss le Guern  
Damas  
Camille  
Decambrais

**JOSÉ GARCIA**  
**MARIE GILLAIN**  
**LUCAS BELVAUX**  
**OLIVIER GOURMET**  
**NICOLAS CAZALÉ**  
**LINH DAN PHAM**  
**MICHEL SERRAULT**



# LISTE TECHNIQUE

Réalisateur **RÉGIS WARGNIER**

Producteurs **CYRIL COLBEAU-JUSTIN  
JEAN-BAPTISTE DUPONT**

Scénario et Adaptation **JULIEN RAPPENEAU  
ARIANE FERT  
HARRIET MARIN  
LAWRENCE SHORE  
RÉGIS WARGNIER**

D'après le roman de **FRED VARGAS "PARS VITE ET REVIENS TARD"  
(ÉDITIONS VIVIANE HAMY)**

Dialogues **JULIEN RAPPENEAU  
ARIANE FERT**

Musique **PATRICK DOYLE**

Image **LAURENT DAILLAND - AFC**

Steadycamer **STUART HOWELL**

Décors **OLIVIER RADOT**

Costumes **ELISABETH LEHUGER ROUSSEAU**

Son **GUILLAUME SCIAMA  
PATRICK GRISOLET  
FRANCO PISCOPO**

Montage **YANN MALCOR**

Directeur de Casting **PIERRE-JACQUES BENICHOÛ**

Premier Assistant Réalisateur **GEORGE EVERY**

Directeur de la Production **DAVID GIORDANO**

Post-Production **HUGUES DARMOIS**

Production Exécutive Musique Originale **MAGGIE RODFORD**

